

Rien ne troublait alors la paix de ton royaume;
Le bonheur habitait sous l'humble toit de chaume
Et voyait sans terreur les hivers s'approcher;
Tes enfants vieillissaient à l'ombre de l'église;
Ta foi parlait au loin, libre comme la brise,
Ferme comme un rocher.

Oh, qu'ils étaient heureux ces jours de ton jeune âge,
Quand le tiède printemps abordait ton rivage
Où l'onde s'endormait aux baisers des zéphirs;
Quand son souffle embaumé caressait la prairie,
Et que les vents du soir venaient charmer la vie
De leurs tendres soupirs.

L'Océan jette au loin sa voix forte et sonore;
Les brises du printemps te visitent encore,
Et soupirent la nuit au feuillage des bois.
L'oiseau, comme jadis, chante sous la ramure
Mais son œil cherche en vain, dans toute la nature
L'Irlande d'autrefois.

O noble verte Erin, que je pleure et que j'aime,
Tu n'es plus maintenant qu'une ombre de toi-même,
Flottant comme un cadavre à la cime des flots.
J'entends gémir au loin les vagues sur ta rive,
Et je mêle parfois une note plaintive
A leurs tristes échos.

Car un souffle plus froid qu'une brise d'automne,
Plus traître que le vent dont l'haleine empoisonne,
En son vol destructeur a passé sur tes bords:
C'est le souffle glacé que l'esclave respire,
Mortel comme l'odeur que flaire le vampire
Sur la tombe des morts.

Pauvre île de malheur: dis-moi quel est ton crime,
Et pourquoi si longtemps, pourquoi pauvre victime,,
Ne devras-tu toujours qu'espérer et souffrir?
Combien de fois encore, ô ma belle patrie:
Te faudra-t-il, hélas, boire jusqu'à la lie
La coupe du martyr?

O mon Dieu! que c'est long, sept siècles d'agonie!
Et toujours respirer cet air de tyrannie
Qui couvre le pays de terreur et de deuil.
Qu'elle est noir, ô mon Dieu, cette nuit sans étoiles.
Qui porte plus d'horreurs et de plus sombres voiles
Que la nuit du cercueil.